

VI

Arrivé au point culminant de mon récit, je me recueille. Je regarde en arrière. Tout mon passé me réapparaît : mon enfance, traînée de garnison en garnison ; les relations sitôt dénouées que nouées ; les villes où l'on arrive par une nuit pluvieuse, Abbeville ou Castres, selon qu'en a décidé quelque sous-chef de bureau de la rue Saint-Dominique ; les études poursuivies de bric et de broc ; les distributions de prix où l'on n'a jamais que des mentions, parce qu'on est arrivé en retard, les compositions du premier trimestre déjà faites ; le baccalauréat, passé tant bien que mal ; Saint-Cyr ; la guerre qui vous jette, pauvre enfant épouvanté de sa responsabilité, à la tête d'une section de soixante hommes... Quelle destinée paradoxale ! Où a-t-on eu le temps, l'occasion d'apprendre les terribles secrets de la vie ? Quelle excuse pour des nerfs soumis depuis la plus tendre jeunesse à des ébranlements aussi chaotiques !... Et soudain, après un cauchemar de quatre ans, l'Orient pâle et rose, le prestige des victorieux, les parfums, les femmes et les fleurs

au bord de la mer sonnante, les factices fortes soldes, un mirage auquel de meilleurs, de plus forts que moi se sont laissé prendre. Tout le monde n'est pas Walter.

Les premières chaleurs entouraient la ville, au soleil levant, de leurs buées malsaines. Dans les marigots verdâtres, les grenouilles coassaient avec un acharnement sans cesse accru. Les casques de toile avaient remplacé les képis. Une taie poussiéreuse recouvrait les oliviers et les cactus. Le Liban, dépouillé de ses dernières neiges, s'érigeait dans l'azur implacable, énorme et rouge. Le temps d'Aley était venu.

Aley, c'est le lieu d'estivage du Beyrouth administratif et mondain. Une famille un peu aisée se croirait déshonorée de passer l'été au ras des flots. A partir du 15 juin, c'est donc, sur la route de la montagne, un cortège ininterrompu de camions qui déménagent la moitié d'une cité et l'emportent là-haut, à huit cents mètres, au niveau des nuages, sur un balcon rocheux d'où la ville apparaît, fiévreuse et lasse, dans son bain de vapeurs stagnantes. Là, l'air, dépouillé des miasmes, souffle, plus frais et pur. On se sent revivre. Les nuits sont presque froides. « Vous savez, il faudra vous couvrir. » Travail réduit, sieste, tennis, visites de voisinage... Et le soir, au son d'un jazz-band qu'alimentent les pitoyables rescapés russes, les molles jeunes femmes d'Asie, dans leurs lincens de la rue de la Paix, sur les terrasses des

hôtels illuminés, dansent avec les officiers et les marins.

Son père étant retenu à Beyrouth par les obligations de son service, Michelle n'avait pu venir s'installer à Aley. Elle m'avait vu partir avec un chagrin mal dissimulé, un chagrin que ma promesse de descendre dîner chez eux aussi souvent que quand j'étais à Beyrouth n'avait guère dissipé. Dès ce moment, se doutait-elle de quelque chose ? je l'ai toujours ignoré. Chère Michelle ! Si elle avait pu savoir comment je me traitais dans mes moments de sang-froid... Mais ces moments se faisaient de plus en plus rares.

Si la distance entre Michelle et moi avait augmenté, par contre celle qui me séparait de M^{me} Orlof se trouvait diminuée des deux tiers. En une demi-heure, on allait d'Aley au Kalaat-el-Tahara. Ainsi, dès le début, j'ai pu me trouver journellement auprès d'Athelstane sans que mes occupations aient eu à en souffrir. Bientôt, ces minutes licites de liberté ne m'ont plus suffi. Petit à petit, j'ai senti mon travail me devenir une gêne. J'en suis arrivé à envier les oisifs, ceux que l'argent rend maîtres de leur destinée. L'argent ! je crois que c'est la première fois que j'écris ce mot ici. Hélas ! ce ne sera pas la dernière.

Je quittais le Kalaat-el-Tahara chaque matin, vers huit heures. Dès que l'aube commençait à arracher à l'ombre les mille détails précieux de

la chambre d'Athelstane, je me réveillais. Accoudé, je regardais, des heures entières, le beau corps endormi. Il avait la calme et magnifique impudeur de la nudité. Le fard de la veille, d'écarlate à ses lèvres, était devenu rosâtre. Le cercle noir du khôl avait fait place, autour des paupières, à une sorte de halo langoureux et mauve qui me faisait frissonner d'orgueil. Le visage, délassé par le sommeil, était aussi virginal que celui de Michelle. Retenant ma respiration, je m'approchais. Nos deux fronts se touchaient presque. Que contenait-il, le sien, ce mince front pâle ? Je m'approchais davantage encore. Elle souriait légèrement, comme dans un songe. Alors, fou de la crainte de l'éveiller, je me levais. Le soleil, filtrant à travers les rideaux, commençait à jouer sur les merveilleux tapis accumulés dans cette chambre. Il faisait miroiter le bleu noir des Salvanabads, le vert mourant des Jordes, le gris des Sennès, le rouge feu des Korasans. Comme un gazon moelleux et élastique, ils amortissaient le bruit de mes pas. Je gagnai la porte. Appuyé d'une main à la colonnette de marbre, de l'autre, soulevant la tenture de Damas, je contemplai encore Athelstane endormie, avec autant d'émoi que si j'avais dû ne jamais la revoir.

Dehors, c'était l'éblouissement d'une matinée estivale dans le Liban. Comme des oiseaux dans les arbres, des cnèvres, à cent pieds au-dessus de

ma tête, bondissaient de rochers en rochers. La brise du matin balançait au flanc des vieilles murailles des écharpes d'un lierre tout bourdonnant d'insectes. Les serviteurs druses, muets et graves, allaient et venaient. Sur l'eau des douves, les cygnes de Falkenhayn glissaient, beaux oiseaux nordiques surpris de naviguer sous cet éclatant ciel bleu. Une des voitures d'Athelstane me ramenait jusqu'à Sofar. Là, je montais dans une Ford de louage, ne tenant pas à être aperçu par les gens d'Aley seul dans la somptueuse Mercedes de M^{me} Orlof. C'était le début, encore. Vers la fin, je n'ai plus eu autant de scrupules.

Pendant la journée, je vaquais à mes occupations, je prenais mon repas de midi avec quelques camarades qui, dans les premiers temps, me plaisaient amicalement sur ma bonne fortune. Vers huit heures, Athelstane descendait de son automobile devant l'hôtel du *Belvédère*, où nous dînions ensemble. Les soirs de bals — ces bals dont elle était la reine — elle restait à Aley jusqu'à trois heures du matin. Les autres soirs, à minuit, nous étions toujours de retour au Kalaat-el-Tahara.

Château de la pureté, demeure maudite et sacrée, où j'ai passé quatre mois de ma vie que je ne renierai jamais, je ne vous en veux pas, je le répète encore, je le répéterai toujours, d'avoir été le décor dans lequel je me suis désagrégé. Vos murs étaient jadis symbole et garantie de force.

Dites, pourtant, s'ils n'ont pas été quelquefois témoins d'une déchéance pareille à la mienne. N'y a-t-il pas eu des barons de chez nous — et des plus rudes — qui, sous les embûches de la mollesse asiatique, ont, eux aussi, sombré ?

La nuit, de retour dans le château endormi, il nous est arrivé, à Athelstane et à moi, de prolonger jusqu'au matin nos veilles. Je vois encore nos deux ombres s'élevant dans les énormes escaliers en tournevis. Nos pieds glissaient sur les marches polies, usées en leur milieu par les semelles de fer des pesants chevaliers qui les gravirent jadis en hâte, lorsque la trompette d'alarme convoquait chaque combattant à son créneau ou à son échauquette, et que la vallée environnante était couverte de la mer des lances, au-dessus desquelles ondulait la bannière verte de Bibars ou de Saladin. A mesure que nous montions, l'escalier se faisait plus étroit et la muraille plus épaisse. Un pas encore, et c'était, avec une bouffée de vent, la terrasse barlongue du donjon. Quel calme émerveillement ! Le ciel, au-dessus de nos têtes, fourmillait d'étoiles. A nos pieds, dans les ténèbres, les cris des chacals se mêlaient aux cris plus rauques des hyènes. Ce paysage n'avait pas bougé depuis l'époque où les chevaliers du Temple en avaient la sauvegarde, depuis le temps des princes français d'Edesse, d'Antioche et de Tripoli. Nous étions allongés sur des tapis, fumant, buvant des orangeades. Athelstane par-

lait, et, parce que l'obscurité me dérobaît à peu près ses traits, je trouvais pour lui répondre et même parfois pour la questionner une audace qui m'eût fait défaut au grand jour.

— Que t'a-t-on encore dit de moi aujourd'hui ? demandait-elle.

Je ne répondais pas.

— Tu ne veux pas me le raconter ? Les femmes ?

— Elles savent que tu es belle. Cela suffit pour qu'elles ne t'aiment guère.

— Je me moque de leurs appréciations. Et les hommes ?

— Il n'y a pas trois jours, tu dînais chez le général, et tu étais à sa droite. Quel mal veux-tu que les hommes, dans ce pays, osent dire de toi ?

— Ta, ta, ta ! On t'a bien raconté, tu en conviens toi-même, que je suis une espionne anglaise.

— On ne me l'a pas raconté. Il est vrai qu'on a pu me le laisser entendre.

— Et qu'en penses-tu, toi ?

— J'en pense que, si je le croyais, je ne serais pas ici.

— Tu aurais tort, et, en outre, tu abuserais étrangement du mot amour, que tu me prodigues. Bel amour, vraiment, celui qui prendrait fin devant la démonstration de mon indignité ! Mais tu calomnies tes sentiments pour moi, mon enfant. Je te l'affirme : tu m'as aimée tout en te défiant de moi.

— Mon métier me commande la défiance. Et cette défiance, ne l'as-tu jamais justifiée ?

— Notamment ?

— Ecoute, il y a ici un homme contre lequel je lutte. La première fois que je suis entré chez lui, qu'y ai-je trouvé ? Ton parfum.

— Mon enfant, tu vas m'obliger à te dire des choses pénibles. Si, il y a deux ans, par exemple, tu étais entré un jour, à l'improviste, dans la garçonnière de ton camarade le lieutenant Fabre, là aussi, tu aurais pu l'y sentir, mon parfum. Ce qui n'empêche pas que j'aurais le droit de rire de ce brave Hobson, s'il en prenait acte pour insinuer que je suis à la solde de la France. Je pourrais te donner plusieurs autres exemples... Mais non, il vaut mieux que je m'arrête, n'est-ce pas ? Remarque que je ne cherche pas à me défendre. Au fond, tout cela m'amuse, n'est pas banal. Ecoute, pourtant. A la place où tu es assis présentement, trois hommes se sont assis tour à tour, mes hôtes illustres. Nous causions de façon libre, comme nous le faisons ce soir, sous cette sombre voûte étoilée. Le premier fut Djemal Pacha. Je le vois encore, petit et têtu, avec les tresses d'or de ses épaules qui luisaient sous la lune. Il parlait lentement, la tête baissée. C'était au moment de vos plus mauvais jours, vers mars 1918, quand l'armée anglaise fichait le camp, l'arme sur l'épaule, du côté de la mer, laissant une fois de

plus à vos bons territoriaux le soin de boucher la route de Paris. Tous les espoirs étaient permis aux Allemands et aux Turcs. La certitude du succès rendait Djemal loquace. « Comment, me demandait-il, pouvez-vous... »

— Il te disait : *vous* ?

— Je te prie de ne pas m'interrompre par des sottises, et de ne pas mêler d'oiseuses nuances sentimentales aux questions de haute politique que nous sommes en train de traiter. « Comment, me demandait donc Djemal, continuer à vous sentir attirée par cette France que nous tenons sous notre botte, vous, une femme intelligente ? » Je te fais grâce de ma réponse. Huit mois après, changement de décor. Allenby dînait un soir ici, avec son état-major. C'est une espèce de géant qui cherche ses mots. « Comment pouvez-vous, me demanda-t-il après mon whisky, qu'il daigna trouver bon, comment, vous, une femme intelligente, pouvez-vous continuer à avoir du goût pour ces Turcs barbares ? » Il n'y a pas un an, toujours à la même place, c'était Gouraud. Il me taquinait sur ce qu'on appelle ma drusophilie. « Comment pouvez-vous, vous, dont j'ai eu l'occasion de connaître les véritables sentiments, faire contre nous, dans ce pays, le jeu de l'Angleterre ? » Le cercle est fermé, tu vois, par les propos de mes trois fameux interlocuteurs. S'y reconnaisse qui pourra ! Moi, je ris et je laisse dire. Tiens ! parlons d'autre chose. Sais-tu ce que c'est que

cette étoile à cinq branches que tu portes, brodée sur ton col, sur ton képi ? En connais-tu le sens ?

— Non, faisais-je, décontenancé par de telles sautes dans la conversation.

— Tu me peines. Tu me rappelles ces pauvres curés qui revêtent chaque jour des ornements dont ils n'ont jamais soupçonné l'admirable sens symbolique. Crois-tu que ce soit sans raison que ce talisman ait été brodé sur votre uniforme, à vous, les soldats du désert, exposés sans cesse aux maléfices des esprits des sables et des vents brûlants ? Cette étoile, c'est le pentagramme magique, le pentagramme d'Agrippa, de Pierre d'Alban et de Stanislas de Guaita. Je le préfère, pour ma part, au sceau de Salomon. Il symbolise la lutte de la sensualité et de l'esprit, et comme le nombre de ses branches est un nombre impair, il y a toujours un de ces deux principes qui est plus fort que l'autre. Grâce au pentagramme, nous devons parvenir à faire triompher à notre guise celui des deux principes pour lequel nous avons le plus de goût. Qu'est-ce que c'est que l'étonnement que je sens en toi ? Vas-tu me faire regretter de te parler autrement qu'à ceux avec qui je fox-trotte ? Sur quelle terre te crois-tu donc, mon ami ? Ne sais-tu pas que celle-ci est la terre de Médée et que nous autres, femmes d'Asie, femmes que l'Asie a séduites, a façonnées, nous sommes toutes plus ou moins magiciennes ? Songe à la reine de Saba et à la sibylle d'Endor. Zénobie détenait les puis-

sants secrets des mages chaldéens et de la kabbale araméenne. A Rome, on croyait, et on n'avait pas tort, que Cléopâtre dans Tarse et Bérénice dans Césarée avaient jeté un sort à Antoine et à Titus. Un jour, quand on te laissera un peu tranquille avec ton travail, je te conduirai dans le Kesrouan, sur la tombe de la prophétesse Hendyé, et, dans le Chouf, sur la tombe de cette lady Hester Stanhope, qui interrogeait les astres, et que votre Lamartine vint entretenir gravement de démocratie et de liberté. Là, je te le jure, tu récolteras des lumières qui ne te seront pas inutiles, même pour tes rapports confidentiels. Tu apprendras à pénétrer l'essence d'une terre qui ne ressemble à aucune autre. Toutes ces femmes, pour qui crois-tu qu'elles ont, comme vous dites, « travaillé » ? Pour elles, mon petit, pour elles. Ah ! qui pourra jamais dire l'orgueil qui dut étreindre lady Stanhope le jour où, dans Palmyre, quarante mille Bédouins la saluèrent pour leur souveraine. Quant à moi, lorsque je traverse une bourgade druse, et que les petits enfants viennent en foule me baiser les mains, je sens courir sur tout mon corps un frisson comme l'amant le plus musclé ne pourra jamais m'en procurer. Mais assez causé pour cette nuit. A propos, où en sont tes affaires avec ta petite fiancée ?

— Je dîne, demain soir, chez elle, répondis-je sèchement.

— A la bonne heure. Tu lui feras mes amitiés.

Elle est charmante, cette enfant, et je crois que tu seras très heureux avec elle.

*
* *

J'avais passé le dimanche auprès d'Athelstane. Le lendemain, à la pension, deux de nos camarades manquaient, à l'heure du déjeuner.

— Où sont-ils ?

— Ils ont prévenu, dit le capitaine Mauduit. S'ils ne sont pas là à midi et demi, nous nous mettrons à table. Lemer cier est retenu à son bureau. Quant à Roche, il s'est laissé tenter par l'automobile de Walter ; il est descendu avec lui à Beyrouth.

— Walter, des méharistes ?

— Oui, parbleu ! Il n'y a pas deux Walter.

— Il est ici ?

— Il y était. Il n'y est plus. Il est arrivé hier. Il a déjeuné chez le général, puis diné avec Roche. Ce matin, il est reparti pour Palmyre par Tripoli. La route de Damas le dégoûte ; il préfère la route d'Homs. Roche l'a accompagné jusqu'à Beyrouth.

L'annonce de cette arrivée et de ce départ brusques me laissait sous une impression désagréable. Je n'avais pu voir Walter lors des deux jours qu'il avait passés à Beyrouth deux mois auparavant, quand il était rentré précipitamment de France, appelé par la dépêche du général... Et voilà que

j'avais la malchance de le manquer une seconde fois.

Le capitaine Lemercier survint. Il était du premier bureau. C'est lui qui, d'ordinaire, apportait les « tuyaux ».

— Vous savez la nouvelle ? dit-il. Prieur est nommé général.

— Bravo ! firent tous les officiers.

— C'est un chic type, celui-là, dit le lieutenant Pfeiffer. Quelqu'un qui va bien le regretter, c'est le capitaine Domèvre. Il n'est pas possible de gagner au change. Est-ce que son successeur est désigné ?

— Pas encore.

— On peut se mettre à table. Voici Roche.

Il arrivait, couvert de poussière.

— Sacrée route d'Aley ! dit-il en enlevant ses lunettes fumées. En août, à midi, c'est une fournaise.

— La route d'Ain-Zahalta est bien plus agréable, fit le lieutenant Pfeiffer.

Il avait dit cela dans l'innocence de son âme. Tous rirent. Pfeiffer devint rouge comme une tomate. Je fus obligé de sourire.

J'étais assis entre Pfeiffer et Roche. Tandis que les autres commentaient les états de service du colonel Prieur et la mauvaise qualité des sardines qu'on nous servait en hors-d'œuvre, je m'adressai à voix basse à Roche.

— Dis donc, tu as vu Walter ?

— Je le quitte.

— Comment était-il ici ?

— Il a profité d'un avion, de Palmyre à Raiak. Il est venu parler au général de la réorganisation de sa compagnie. Gouraud lui avait dit de saisir la première occasion. Il paraît que tout marche, là-bas, aussi bien que possible, après un tel coup.

— Il est reparti ?

— Oui, à dix heures.

— Ecoute donc, tu sais fort bien que je suis toujours à mon bureau à neuf heures. Il me semble que tu aurais pu proposer à Walter...

— Qui te dit que je ne l'ai pas fait ?

— Eh bien ?

— Mon cher, puisque tu insistes, je t'apprendrai que ma proposition n'a eu aucun succès. Entre nous, je crois que Walter t'en veut un peu, et peut-être n'a-t-il pas tout à fait tort.

Je me tus. Roche faisait allusion au précédent passage de Walter. Il était arrivé plus tôt qu'on ne l'attendait. J'étais invité, ce jour-là, chez la comtesse Orlof. Je n'avais pas pu me décommander. Le lendemain, lui-même n'était pas libre. Bref, il était reparti sans que j'aie pu le voir. Il m'était resté de ce malentendu un sentiment de malaise que le contretemps d'aujourd'hui venait d'accroître encore.

Je hasardai :

— Il n'a pas parlé de moi ?

— Si, en ayant l'air de ne pas le faire. Il a dit :

« Je ne te demande pas de nouvelles de Domèvre. Il doit être toujours très occupé. » Il a ajouté, en donnant un coup de poing sur une table : « On me nommerait tout de suite colonel, tu m'entends, colonel, que je ne voudrais pas de la vie idiote que vous menez ici. » J'en ai pris pour mon grade, mon vieux, mais pas trop, car j'ai compris que, par-dessus ma tête, c'était surtout à toi qu'il s'adressait. Tu connais Walter. Il est jaloux comme une femme, et...

Roch ne put achever sa phrase. Je m'étais mis à causer avec le lieutenant Pfeiffer. Ce brave garçon, ex-adjutant aux méharistes, n'avait certainement que des lueurs fort vagues sur l'étoile à cinq branches de son képi. Il était en train de déplorer l'insuffisance en alcool du vin de l'intendance. Il eut l'agréable surprise de me voir appuyer énergiquement son point de vue.

Le colonel Prieur n'arriva qu'assez tard au bureau. Je l'attendais avec impatience. Je n'aurais pas voulu être des derniers à le féliciter. Il avait toujours été si bon pour moi.

Il n'essayait pas de cacher sa joie.

— Mon cher ami, dit-il, c'est un de ces jours où l'on voudrait que tout le monde fût heureux autour de soi.

Ce préambule me mettait peu à l'aise, précisément parce que j'avais quelque chose à lui demander.

Il reprit :

— Hennequin vient de me téléphoner pour me féliciter. C'est d'autant plus gentil de sa part que je lui passe un peu sur le dos, vous savez. Je l'ai invité à dîner ici après-demain, avec sa fille. Vous êtes content, je pense ?

— Très content, mon général.

— Je ne sais pas encore le nom de mon successeur. Mais vous pouvez être tranquille. Je lui dirai ce qu'il faudra, notamment pour votre congé. Il est entendu que vous partez toujours en novembre ?

— Mon général, c'est à ce propos que j'aurai une requête à vous adresser.

— Qu'y a-t-il ?

— Je me sens un peu fatigué. Mon travail, d'autre part, est à jour. Je voudrais que vous m'autorisiez à prendre tout de suite une semaine, sur mon congé.

— Vous êtes fatigué, dit-il, et une ombre avait passé dans son regard. Il vaut mieux n'en pas parler à Michelle, n'est-ce pas ? Elle pourrait s'inquiéter.

Je devinai qu'il n'était pas dupe. Il y avait dans cet homme autant de délicatesse que de bonté.

— Vous aurez votre semaine. Prenez-la le plus tôt possible, tant que je suis là.

La joie avait fait place sur son visage à un air soucieux. Je sentis davantage combien il m'aimait.

— Mon ami, dit-il gravement, je regretterai beaucoup, beaucoup, de vous laisser.

Cette phrase avait un double sens, que je ne voulus pas comprendre.

*
* *

Sur la maîtresse tour de son château, Athelstane parlait. La nuit accumulait autour de nous ses profondeurs sombres.

— Je crois, disait-elle, qu'il commence à y avoir un malentendu entre nous. Ce soir, n'as-tu pas été sur le point de me faire une scène ridicule, parce qu'un imbécile a dansé avec moi ! Laisse-moi te dire que tu en verras d'autres. Que crois-tu donc que je sois pour toi ? Te figures-tu que je t'ai concédé un droit quelconque sur ma vie ? Je tiens à fixer tout de suite nos positions respectives. Deux ou trois petites histoires vont m'y aider, et quand tu les auras entendues, tu sauras sinon qui je suis, du moins que tu as affaire à quelqu'un qui n'aime pas à se laisser marcher sur les pieds. Bien que jeune encore — je pense que je t'en ai fourni des marques moins sophistiquables qu'un acte de naissance — j'ai eu déjà pas mal de petites occasions de prouver aux gens qu'une femme comme moi a à ses dispositions d'assez jolies vengeances. Ecoute plutôt l'histoire rouge.

« Je l'appelle l'histoire rouge à cause du décor où elle s'est passée : un charmant bateau de

fleurs, avec des tentures et des coussins écarlates. Ce n'est pas à un de mes amants — perds, entre parenthèses, le sursaut de mauvais goût que tu as quand tu m'entends prononcer ce mot — ce n'est pas, dis-je, à un de mes amants que j'ai joué ce tour, c'est bel et bien à mon vieux mari, le comte Alexis Orlof. Il venait de m'épouser, et je trouvais désobligeant qu'il continuât en dehors de moi ses débauches. C'était à Canton, une des plus curieuses villes de la terre. J'étais encore à peu près vierge, et je m'ennuyais énormément à souffler, toute la sainte journée, dans une pipe de jade, des bulles de savon que je faisais sauter, valser sur des soieries roses et bleues, qui leur donnaient un éclat extraordinaire. C'était beau, mais monotone, à la longue. Il y avait aussi l'opium, mais je te confie en passant qu'ayant goûté à toutes les drogues, je ne me suis adonnée à aucune, parce qu'elles tuent, toutes, la seule chose qui m'intéresse un peu dans le domaine sensible, la volupté. Bref, je me rasais ferme. Un jour, il me vint l'idée d'une bonne plaisanterie, et je la mis aussitôt à exécution. On m'avait appris que mon mari passait toutes ses soirées dans un bateau de fleurs, auprès d'une petite Chinoise qui portait le nom un peu prétentieux d'*Etoile de Fumée*. Il arrivait à onze heures, faisait ce qu'il avait à faire, puis me revenait, en assez mauvais état, vers quatre heures du matin.

« Immédiatement, grâce à une petite canaille

de vice-consul français qui me faisait la cour, j'achetai la complicité de la patronne du bateau, et, vers les deux heures de l'après-midi, je m'amenai à bord, avec mes frusques, seule. Le petit vice-consul, inquiet des suites de l'aventure, m'avait manqué de parole au dernier moment.

« J'ai fréquenté bien des lieux de ce genre. Mais, tous, ils suent l'ennui le plus morne, le plus douteux. Les plus riches ont un air de bourgeoisie cossue qui vous fait amèrement regretter les joies de la famille. Quelle horreur ! Tu ne peux, par contre, te figurer le charme d'un bateau de fleurs. On y sent, parmi les lourds parfums, comme une odeur d'églantier, un peu de la fraîcheur qu'a au printemps la brise qui dévale sur les herbes vertes. Et le silence, tu m'entends, et le clapotement sourd de l'eau du grand fleuve qui s'écoule inlassablement dans la nuit. Elles, les femmes, elles ne parlent jamais. Elles sont immobiles, dans leurs atours d'idoles, et des hommes qui n'étaient pas des moines, je t'assure, m'ont affirmé avoir passé des heures entières auprès d'elles sans rien faire d'autre que les contempler.

« Toute l'après-midi, je demeurai enfermée dans la cabine d'Etoile de Fumée. Ma nouvelle amie avait appelé une de ses compagnes. Elles mirent quatre bonnes heures à me transformer. Les pendeloques et les soieries que j'avais avec moi ne servirent pas à grand'chose. Celles d'Etoile de Fumée étaient plus belles. Elle me les prêta.

« Quand tout fut fini, je me regardai dans un miroir et je fus radieuse et épouvantée de ne pas me reconnaître. Je voudrais que tu aies pu voir le tragique masque blanc qu'était devenu mon visage. Elles m'avaient rasé les sourcils pour me les refaire, au crayon gras, deux centimètres plus haut, presque au milieu du front. Dans ma blême face de Pierrot, mes lèvres, mes narines avaient l'air de petites blessures saignantes. Nous rîmes d'abord toutes trois comme des folles. Puis, gravement, accroupies sur la plante de leurs pieds, elles se mirent à me donner une leçon d'impassibilité.

« A sept heures, nous soupâmes avec des sucreries que j'avais apportées. Puis je donnai dix taëls à Etoile de Fumée.

« — Va-t'en chez ta mère. Tu as congé. C'est moi qui, cette nuit, suis la maîtresse, ici.

« Elles partirent. J'avais encore deux bonnes heures à attendre. Je m'accroupis sur mon cousin, dans la position qu'elles m'avaient indiquée, et je ne bougeai plus.

« Les événements se chargent souvent de corser les meilleures farces que nous pouvons faire. Vers neuf heures, il y eut soudain un remue-ménage de tous les diables. Le bateau venait d'être pris à l'abordage par des matelots d'un cuirassé américain, le *Beecher-Stowe*, je crois, mouillé le matin même dans le port de Canton. La marine des Etats-Unis est encore une jeune marine, mais qui

ne demande qu'à faire ses preuves. Explorée, la patronne était venue me dire en toute hâte que j'avais encore le temps de filer. Mais pense donc comme je profitai de son conseil ! j'avais une occasion unique de donner à mon mari une leçon comme il m'eût été impossible d'en imaginer d'aussi complète.

« Presque aussitôt, six de ces jeunes brutes firent irruption dans ma cabine. Ivres plus qu'on ne saurait dire, ils ne purent se mettre d'accord entre eux, et commencèrent à se battre comme des forcenés à qui m'aurait. J'entendais le bruit mat des coups de poing sur les visages, sur les torses... Pan ! Paf ! Pan ! Tout ensemble, j'étais folle de peur et de joie. Finalement, le plus fort, ou le moins ivre, eut raison des cinq autres et les mit dehors, sauf un, qui était trop abîmé, et qui demeura tout de son long par terre, sans bouger. Le vainqueur resta près de moi une demi-heure. En me quittant, il me laissa cinq dollars, ce qui était, paraît-il, très convenable. Je les ai toujours.

« Mon mari était le plus ponctuel des hommes. A onze heures précises, il faisait à son tour son entrée dans la cabine. On avait emporté le marin abîmé, et j'avais eu le temps de remettre un peu d'ordre dans ma toilette. Il me reconnut assez vite, et son ahurissement couronna comme je le désirais cette nuit mouvementée. C'était un véritable gentilhomme. Il ne se laissa aller à aucune manifestation déplacée. Moi, de mon côté, je ne lui fis

grâce d'aucun détail, et, si maître de lui qu'il fût, je sentis que certains d'entre eux lui parurent d'assez mauvais goût. Je trouvai qu'il ne manquait pas d'aplomb. Qu'en dis-tu ? Tu ne me réponds pas ? Tu es de son avis, peut-être ?... Ecoute, alors, l'histoire blanche.

« Pourquoi je l'appelle l'histoire blanche ? Comme l'autre, toujours, à cause du décor. C'était en 1907. J'étais à Saint-Pétersbourg, avec mon mari. On parlait sérieusement de lui pour une ambassade. Le ministre de l'intérieur, tout-puissant à la cour, était le comte... Non, je ne te dirai pas son nom maintenant. Tu saurais tout de suite la fin de l'histoire. Laisse-moi ménager mes effets. Nous avions un splendide appartement sur la Newsky, et nous y donnions force fêtes, pour bien prouver que mon mari était digne de l'emploi qu'il postulait. Le ministre de l'intérieur — appelons-le X — était un assidu de ces fêtes. Je devinai vite que je lui plaisais, et, un soir, entre deux portes, il m'en donna la certitude, de la voix et du geste. Il me murmura notamment que, si je voulais, je serais, avant un mois, ambassadrice à Madrid. Je répondis par une paire de gifles. Ni lui, ni l'Espagne ne me disaient rien. A partir de cet instant, je n'eus pas, tu peux m'en croire, de meilleur ennemi.

« L'ambassade de Madrid reçut son titulaire puis celle de Bruxelles ; puis celle de Rome ; et,

chaque fois, mon mari restait sur le carreau. Tous les ans, en novembre, le czar donnait une grande fête au Palais-Neuf. Nous ne fûmes pas invités et ma police eut tôt fait de m'apprendre que c'était X... qui s'y était opposé. Il avait même fait une démarche personnelle auprès de Sa Majesté :

« — Le mari, passe encore, sire. Mais, la femme, c'est tout à fait impossible.

« Il devenait urgent d'apprendre à ce monsieur ce quel bois je peux, à l'occasion, me chauffer. Note que, pendant ce temps, le traître ne manquait pas une de mes invitations. En quoi il avait raison. Nous n'avons pas à mettre le monde dans la confiance de nos petites querelles.

« — C'est égal, mon ami, me dis-je, la soirée à laquelle je vais te convier sera la dernière à laquelle tu te rendras. » Ayant ainsi parlé, je rédigeai une douzaine d'invitations à dîner — dont une à son adresse — pour le lundi 10 décembre. Nous étions le 1^{er} décembre. J'avais huit jours devant moi. C'était plus que suffisant.

« Ici, je suis obligé de remonter un peu en arrière et de te donner certains détails sur une aventure dont je n'avais pensé tirer, à l'origine, que quelque distraction. Mon mari avait, à Pétersbourg, un sien cousin qui était sous-directeur de la Sûreté. J'adore les histoires de nihilistes, et les révolutionnaires ont excité toujours mon imagination, et, parfois, ma sympathie ! Je n'eus pas de peine à faire causer le fonctionnaire de la

Sûreté. Ainsi, je pus noter, avec certains noms, les adresses de pas mal de cafés plus ou moins borgnes où mes dynamiteurs fréquentaient. Huit jours ne s'étaient pas écoulés que j'avais trouvé le moyen d'entrer en rapport avec l'un d'entre eux.

« Quel amour de déguisement je m'étais composé ! Robe noire bien simple, manteau de peau de lapin, humble toque *idem*, et une lavallière qui était tout un poème. C'était presque trop vrai. On eût dit que j'allais jouer du Gorki chez Lugné-Poë. Un soir, vers six heures, ainsi a'tifée, j'entrai délibérément dans un des cafés en question, le plus minable. Je m'assis à une petite table, commandai de la bière, puis je m'absorbai dans la lecture d'un ouvrage fort judicieusement choisi : le tome deux du *Capital*, mon cher !

« D'abord, personne ne parut faire attention à moi. Je commençais à me désoler. Mais, tout à coup, je tressaillis de bonheur. Quelqu'un venait de me glisser à l'oreille :

« — Es-tu folle, petite ! Lâche bien vite ce livre. Il y a des espions, ici.

« Je me retournai, et aperçus derrière moi un grand garçon modestement vêtu, à l'air doux et maladif. Il était laid, mais avec des yeux qui ne pouvaient pas laisser indifférente une femme de mon espèce.

« — Pourquoi cacherais-je ce livre ? je ne crains rien.

« Il secoua la tête.

« — Tu es une enfant. Tu ne sais pas à quoi tu t'exposes.

« D'autorité, il me prit mon volume, et le mit dans sa poche.

« — Tout à l'heure, murmura-t-il, je me lèverai. Tu me suivras.

« Ça y était, j'étais ravie.

« Au bout d'un quart d'heure, pendant lequel des gens n'avaient cessé d'entrer et de sortir, il se leva, en effet. Je me levai aussi avec désinvolture. Nous nous retrouvâmes, deux portes franchies, dans un petit réduit crasseux.

« — Là, dit-il, l'espion est parti. Nous sommes en sécurité. Nous pouvons causer. Qui es-tu ?

« — Et toi, qui es-tu ?

« Il sourit.

« — Je pourrais faire quelques difficultés pour te donner mon nom. Je te le dis, pourtant : Ivan Sokolovsky, étudiant.

« — Et moi, Maria Gontcharov, une pauvre dactylographe.

« — Tu lis le *Capital*, tu es des nôtres ?

« — Si admirer Karl Marx suffit pour être des vôtres, j'en suis.

« Ainsi commença mon idylle avec Ivan Sokolovsky. A vingt-cinq ans, il avait été condamné à mort trois fois, et avait à son tableau quatre ou cinq pièces de gros gibier politique. Je puis t'affirmer que je n'ai jamais rencontré une âme plus

candide, un être plus doux que cet assassin-là. Quand je vis qu'il se mettait, peu à peu, à s'éprendre de moi, j'en eus pitié, ce qui m'arrive rarement. Je décidai d'espacer nos rendez-vous, d'arriver à ne plus le voir. Les choses en étaient là lorsque se produisit l'histoire du bal de la Cour, et que j'eus à me venger de X...

« Dès le lundi qui suivit l'envoi de mes invitations, j'allai au petit café. Ivan n'y était pas. Le mardi non plus. Enfin, le mercredi, il vint. Il tressaillit dès qu'il m'aperçut.

« — Qu'as-tu, petite sœur ? Tu es toute pâle.

« Je ne répondis pas.

« — Tu me caches quelque chose ?

« — Non, Ivanouchka, je t'assure.

« — Tu ne dis pas la vérité. N'as-tu plus confiance en moi ?

« Je mis mon front dans mes mains.

« — Ivan, Ivan, je suis bien malheureuse.

« — Mais qu'y a-t-il ?

« — Je suis venue te dire de m'oublier. Je ne suis plus digne de toi.

« C'était lui qui était devenu livide.

« — Parle, je t'en supplie.

« — Non, pas ici, viens.

« Nous prîmes un fiacre. Là, la tête sur son épaule, j'y allai de mon petit roman. L'effet dépassa mes espérances.

« — On a osé, hurla-t-il, on a osé... Dis-moi le nom de l'infâme qui a abusé de toi.

« — Ivan, je t'en prie, calme-toi, jamais je ne pourrai te dire...

« — Je te l'ordonne.

« J'approchai ma bouche de son oreille, et lui murmurai un nom.

« Il poussa un véritable rugissement.

« — X... ! Le ministre de l'intérieur ! Ah ! le misérable ! Ah ! la canaille ! Mais je ne comprends pas. Comment, comment ?

« — Je suis employée dans une administration qui dépend de la rienne, expliquai-je. Une dactylographe de son cabinet étant indisponible, on m'a désignée pour la remplacer pendant une semaine. C'est pour cela que je ne suis pas venue ces derniers jours à nos rendez-vous. Dès la première journée, j'aperçus deux ou trois fois le ministre. Mais il ne parut pas faire autrement attention à moi. Le surlendemain, je recevais du chef de cabinet l'ordre de venir travailler la nuit. C'est de la besogne payée à part ; on ne peut refuser, d'autant que la vie est chère, Ivan. J'y suis allée. Ah ! si j'avais su. Le ministre commença par congédier l'huissier, et l'attaché de service. Nous restâmes seuls tous deux dans l'immense cabinet sombre. Il se mit à me dicter une lettre — j'en ai encore le texte tout entier présent à la mémoire — une lettre adressée à une M^{me} Orlof, 72, Perspective Newsky, pour lui dire que lundi prochain, 10 décembre, à huit heures, il aurait l'honneur de se rendre à son invitation à dîner...

Et puis, et puis... Ah ! Ivan, ne m'en demande pas davantage ! C'est ignoble ! C'est horrible !

« Je le sentais trembler contre moi. J'entendis sa voix sifflante murmurer : « Lundi prochain, 72, Newsky, 8 heures. » Il m'embrassa.

« — Ne pleure pas, petite sœur. Ne pleure pas.

« Il me déposa au coin de la rue de Kazan, comme je l'en avais prié, et garda le fiacre.

« Tu t'étonnes de mon imagination ? Tu crois que c'est moi qui ai mis sur pied tout ce beau plan ? Or, sais-tu où je l'ai pris, à la lettre ? Dans les *Trois Mousquetaires*, tout simplement. Souviens-toi, il y a là un pauvre diable, du nom de Felton, qui s'en va assassiner Buckingham, dans les mêmes conditions. Assez souvent, les romanciers vivent aux crochets de la réalité pour que, de temps en temps, celle-ci leur rende un peu la pareille. Habillée à la mode pétersbourgeoise de 1907, l'histoire de Milady, tu le vois, fait encore son petit effet.

« J'étais tout de même un peu nerveuse, le 10, vers sept heures, quand je me mis en grande toilette pour le dîner. Je venais de recevoir une magnifique gerbe de fleurs, avec une carte sur laquelle était écrit : « L'ambassade de Vienne va être vacante. » — « Oui, mon vieux, pensai-je, et une place en enfer aussi. »

« A partir de sept heures et demie, j'étais dans le salon à la fenêtre, entre vitre et rideaux. Il y avait de la lune. La Newsky, couverte de neige,

semblait un fleuve blanc figé. Huit heures moins le quart, rien ! Toujours cette neige immobile et déserte. Huit heures moins dix, moins cinq... oui, deux phares, là-bas, tout au fond de la perspective. C'était l'automobile ministérielle. Elle avançait rapidement. Les phares, devant eux, jetaient sur la neige leurs pinceaux jaunes. Et pas d'autre voiture dans toute l'avenue. Rien. Pas âme qui vive ! Déjà la moitié de la distance était franchie. Avant trente secondes, l'automobile serait devant ma porte. Il allait être trop tard...

« Je mordis mon mouchoir de rage.

« — L'idiot ! murmurai-je. Ou, plutôt, le lâche !

« Alors, mon petit, juste à cet instant où je désespérais, je vis sous ma fenêtre passer un attelage noir, une pauvre troïka qui, à toute vitesse, remontait l'avenue en sens inverse de l'automobile. Ah ! le brave enfant ! Elle allait l'atteindre, la croiser. Je fermai les yeux, retenant ma respiration, et soudain je poussai un cri de joie. Une immense gerbe de feu venait de déchirer la nuit. Je la vis à travers mes paupières closes. L'immeuble fut secoué de fond en comble. Des vitres pulvérisées pleuvaient en petits morceaux autour de moi. Un de ces éclats m'entrant dans le front, à un centimètre de la tempe, me fit une blessure dont je garde la cicatrice. Donne ton doigt, et touche, là.

« Dans les journaux de décembre 1907, tu retrouveras à loisir les détails de l'attentat qui coûta

la vie à S. E. le comte Dimitriev, ministre de l'Intérieur du gouvernement impérial russe.

« Le dîner, comme tu penses, n'eut pas lieu. Tu ne dis rien, et, bien qu'il y ait eu mort d'homme, tu trouves certainement cette histoire blanche moins scabreuse que celle de mon matelot américain. Telle est l'élasticité de vos consciences masculines. Ecoutes-en maintenant une troisième, et pour cette nuit ce sera fini, car je sens à ce petit vent froid que l'aube va bientôt naître. Mes deux premières vengeance, je les ai tirées d'hommes qui m'avaient offensée. Celle que je vais te dire, je l'ai exercée sur quelqu'un qui ne m'avait rien fait. Il était bête, voilà tout. C'est ce dont j'ai voulu le punir.

« J'appelle cette dernière histoire l'histoire bleue, à cause de la couleur du fleuve au bord duquel elle s'est passée, et aussi de la ridicule petite fleur du même nom. En ce temps-là, j'étais à Biarritz, occupée à jouer et à me quereller avec mon amoureux d'alors, un baron hongrois, colonel d'un des régiments de cavalerie de Pesth, l'homme le plus beau, et peut-être le plus brave que j'aie rencontré. Il a été exécuté, voilà trois ans, dans des conditions particulièrement sinistres, pour avoir tenté d'abattre Bela Kun. Quelle collection d'êtres bizarres j'aurai connus, quand j'y pense ! C'est égal, en 1912, les incartades de ce Hongrois me mettaient hors de moi. La nuit, il m'arrivait de me réveiller et de le trouver penché

sur moi, souriant comme un fou, son revolver contre ma tempe. « Qu'est-ce qui me retient de m'assurer pour toujours de ta fidélité ? » Enfin, un tas de plaisanteries que, la première fois, on peut trouver drôles, mais qui finissent par fatiguer.

« Un soir, au Casino, à la suite d'une scène plus violente, je pris sans crier gare mon auto, et me fis conduire à Bayonne. Je montai dans le premier train qui partait, un omnibus pour Bordeaux. J'arrivai dans cette ville à neuf heures du matin. Note que j'étais en toilette de soirée, n'ayant pas même pris le temps de passer à la villa pour me changer. J'avais un grand manteau, c'est entendu, mais, enfin, pas tout de même une tenue à se promener sur les quais d'une gare de province, à neuf heures du matin.

« Ayant pris une chambre au *Terminus*, je fis comparaître les femmes de service, et chargeai la plus débrouillarde, qui se trouva être à peu près de ma taille, d'aller acheter en ville de quoi m'habiller. Cette fille revint avec un petit costume tailleur qui ne m'allait pas mal du tout, ma foi ! J'étais seule, libre, inconnue. Le soleil brillait. La vie était belle.

« Il ne s'agissait pas, toutefois, de m'éterniser à Bordeaux, qui était certainement un des premiers endroits où mon Hongrois ne manquerait pas de me faire rechercher. Après quelques emplettes, je jetai un coup d'œil sur l'indicateur, j'y vis tout de suite un nom qui me décida : Lan-

gon. J'ai toujours aimé, je te l'ai dit, les histoires de criminels, et ne connais rien de plus émouvant que la lutte de Raskolnikof et du juge Porphyre. Langon ! Je me souvenais du crime splendide qui, quatre ans plus tôt, avait illustré cette petite ville : l'hôtelier Branchery, le muet, la grande Lucia, le corps de Monget, le commis voyageur, précipité dans la Garonne. Rien que les noms de ces gens-là, ne trouves-tu pas qu'ils suintent le sang de l'assassinat ? Je pris donc le train d'une heure pour Langon. Je pensais n'y passer que deux jours ! j'y suis restée près de deux semaines.

« Quel gentil air comme il faut j'avais, avec mon tailleur de confection et mon feutre à vingt-six francs, quand je m'asseyais, pour les repas, à une petite table, dans la salle à manger de l'hôtel ! Il y avait sept ou huit personnes, des voyageurs de commerce qui parlaient haut. J'admirais ces voyageurs de commerce, qui osaient encore venir à Langon.

« Dans un coin de la salle, je remarquai tout de suite quelqu'un, un jeune homme d'une trentaine d'années. On eût dit l'abrégé parfait de toutes les vertus médiocres. Si tu l'avais vu ployer et déployer son journal, qu'il lisait, en mangeant, dans l'ordre : le premier-Paris au potage, les nouvelles locales à l'entremets, et les annonces au café.

« C'est pour cela que je me sentis attirée vers ce garçon, j'en avais assez du romanesque encom-

brant de mon Hongrois. Je me découvris du goût pour les lorgnons, la jaquette noire, la petite raie sur le côté de M. Péborde, M. Joseph Péborde. Il était caissier dans une banque, la seule de Langon.

« Nos tables se faisaient vis-à-vis. Nous nous regardions à la dérobée. Quand nos yeux se rencontraient, nous rougissions, et c'était charmant.

« Cela dura neuf jours. Le dixième, une jeune servante ayant fait une chute de l'échelle sur laquelle elle lavait les vitres, cet événement provoqua, parmi les habitués, des commentaires qui rendirent superflues les présentations. Je fis la connaissance de M. Péborde, et j'acceptai le petit verre d'eau de noix qu'il m'offrit, en rougissant plus que jamais.

« Je le mis vite en confiance. Il me raconta son histoire, ce qui fut d'autant plus vite fait qu'il n'en avait pas. Je lui dis la mienne, une histoire presque aussi simple ! j'étais M^{me} Mauperin, veuve d'un commerçant de Villeneuve-sur-Lot. Ma belle-famille me faisait des difficultés pour la succession de mon mari.

« — Mon avocat est M^e Devèze, dis-je. Celui de mon beau-père est M^e Fourcade.

« — Je connais, fit-il gravement.

« Cela ne m'étonna pas, étant donné que j'avais, le matin même, relevé ces noms dans le Bottin.

— Il me semble que, dans toute cette affaire,

les procédés de M^e Fourcade à votre égard ne sont pas très corrects.

« — C'est vrai, fis-je en soupirant. Mais qu'y puis-je ? Une femme seule !

« Il ne disait rien. Il essayait son lorgnon d'un air préoccupé.

« Le lendemain, vers dix heures, je le trouvai sur le pas de la porte, comme je sortais.

« — J'ai congé aujourd'hui, dit-il. Cela ne vous déplairait-il pas trop de faire une promenade avec moi ?

« — Ce serait de grand cœur. Mais ne craignez-vous pas... On est si méchant, dans les petites villes.

« — On trouverait à qui parler, dit-il en se redressant.

« Nous allâmes déjeuner tous deux à une demi-lieue de là, au bord du fleuve, dans une guinguette entourée d'un jardinet, où sautillait une pie boiteuse. Quelle douceur dans le paysage environnant ! Tu me croiras si tu veux, je me sentais devenir la proie d'un tas de sentiments bêtes. Je pensais à la curieuse chose pour moi que ce serait de rester là, indéfiniment, dans mon tailleur de confection, aux côtés de M. Péborde.

« Au dessert, je compris qu'il était ému, qu'il allait parler. Il commença par tousoter pour vaincre sa timidité.

« — Renée, dit-il enfin, Renée, car vous me per-

mettez de vous appeler par votre prénom, n'est-ce pas ?

« Je lui avais dit, en effet, que je me prénommâis ainsi, Renée, à cause de Mauperin, tu as compris. Encore un petit plagiat à mon actif.

« — Je vous y autorise, Joseph, répondis-je en baissant les yeux.

« — Renée, murmura-t-il, Renée, — et sa voix s'étranglait d'émotion — je suis libre.

« Le contraire m'eût étonnée.

« — Moi aussi.

« — Voulez-vous que nous unissions nos vies ?

« — Ce serait le rêve de la mienne, Joseph.

« Son visage étriqué devint radieux. Il en eut pour deux bonnes minutes à se remettre.

« — Dorénavant, dit-il enfin, vous me permettrez de m'occuper de vos affaires. Je n'ai plus que ma vieille mère, qui habite Nérac. Je pars demain pour la mettre au courant de nos projets. Lundi je serai à Villeneuve, et je dirai son fait à M^e Fourcade.

« Nous revînmes ensemble à pas lents. Il s'arrêtait pour me cueillir pieusement les grandes marguerites jaunes dont les prés, autour de nous, étaient couverts.

« Il partit le lendemain, le pauvre diable, pour Nérac et Villeneuve. Dans l'express qui, le soir même, me ramenait vers mon Hongrois, je scandalisai une famille de baigneurs anglais par les

crises de fou rire qui me secouaient, en songeant à la tête qu'allait faire l'honorable avocat Fourcade, lorsqu'il se verrait pris à partie sur ses procédés à l'égard de M^{me} veuve Mauperin.

« C'est tout, je ne suis jamais repassée par Langon, et j'ignore ce qu'a pu devenir Joseph Péborde... Mais voici l'aurore qui s'éveille au-dessus des cèdres de Barouk. Mon pauvre enfant, tu n'auras pas beaucoup dormi cette nuit, par la faute de mes histoires. J'en ai d'autres plus cruelles encore ; d'autres aussi que je ne te dis pas, — inconsciemment tu en tirerais avantage — où je me suis révélée une femme comme les autres, faible, soumise, influençable. Parmi ces aspects contradictoires, démêle, si tu peux, l'être véritable que je suis. Au milieu de cette complexité, sache sentir, tout au moins, l'amour de la vie ardente et pittoresque, la vie telle que la comprenait cette noblesse russe qui, lorsqu'elle était encore en possession de tous ses moyens, savait mettre de la joie dans le morne univers. Ce temps n'est plus. Seule, l'Asie et ses miracles offrent encore un champ d'action aux rescapés de la catastrophe. L'Europe, elle, est devenue aussi sinistre qu'un prêche américain, depuis qu'une poignée de petits juifs à idées générales a fait sauter aux quatre coins du monde le trésor des vieux Romanoff. »

*
* * *

Août finissait. Un matin le général Prieur entra dans mon bureau.

— Je pars le 12 septembre, me dit-il. Mon successeur est nommé. C'est le colonel Marest, qui commande à Toulon le 8^e d'infanterie coloniale. Il a été un an en Syrie. Vous devez le connaître.

— J'ai beaucoup entendu parler de lui, mon général, mais je ne le connais pas.

— Vous aurez certainement les meilleurs rapports. C'est un homme remarquable. Très strict, par exemple, dans les questions de service.

Je ne pus réprimer un mouvement. Cette simple phrase, jamais, deux mois plus tôt, le général Prieur ne me l'aurait dite.

— Vous m'aviez, reprit-il, manifesté l'intention d'avoir une semaine de congé. Il vaut mieux que vous la preniez tout de suite, de façon à être à votre poste, frais et dispos, pour l'arrivée du colonel Marest.

— J'ai ma semaine de congé, dis-je, le soir, à Athelstane.

— Ah ! fit-elle, enfin, ce n'est pas malheureux. Elle sonna un de ses domestiques.

— Tu feras seller, pour demain matin, quatre heures, ma jument et le cheval que monte d'ordinaire le capitaine. C'est pour une longue course.

Qu'ils aient bien mangé. Hassan nous accompagnera. Préviens-le. Nous resterons deux jours absents.

— Deux jours, fis-je, quand le domestique se fut retiré. Où allons-nous ?

— Tu le verras, dit-elle.

